

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

Vol VIII.

MONTREAL, 18 JUIN 1898.

No. 179

SOMMAIRE :

Chapleau, *Vieux-Rouge* — Le dessus du panier, *Cocardasse* — Coups de crayon *Rigolo* — Un doux abbé — Mgr Palamas et le comité de l'église grecque de Paris — Une fortune tombée du Ciel — Vatican, Espagne, Amérique, *Jean de Bonuefon* — FEUILLETON : De toute son âme, *René Buzin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

CHAPLEAU

QUELQUES COURTES REFLEXIONS

Qui aurait pu croire un seul instant, il y a seulement cinq ans, qu'il serait possible de commencer un article de ce genre sans écrire tout naturellement : " Le parti conservateur vient de perdre son plus brillant chef. . . "

Cet homme qui, toute sa vie, a été à la politique, avec un rôle bien défini puisqu'il donna presque toujours le ton, on ne peut après sa mort le placer sur aucun calendrier. Les conservateurs hésitent à dire le fond de leur pensée, les libéraux avaient déjà fermé à verroux leur porte d'entrée, ce qui fait que celui qui fut trente ans dans la lutte est parti pour là-bas sans famille politique.

Ses funérailles s'en sont ressenties, et ses amis avaient eu raison d'annoncer qu'en ne désirait pas qu'elles fussent publiques.

M. Chapleau a été une belle et grande figure, d'un genre complexe, pas facile à analyser, surtout si près de la tombe et dans un pays où il n'est pas encore entré dans les habitudes de dire de suite ce que l'on pense d'un mort.

Pour le RÉVEIL, M. Chapleau a été l'homme de plusieurs grandes qualités. Nous avons toujours admiré son genre d'éloquence bien qu'il fût l'orateur le plus susceptible d'avoir des chûtes complètes. Il paraît que c'est le propre des grands artistes, ces hausses éblouissantes suivies de baisses qui sont presque des désastres.

Pour nous qui avons entendu, il y a bien des années, la fulgurante péroraison de son discours sur la vente du chemin de fer du Nord, qu'elle ne fut pas la déception quand, au banquet offert dans Ottawa à M. Lépine, qui venait d'être élu député ouvrier, le Secrétaire d'Etat d'alors parla.

C'est que cet homme était surtout improvisateur ; pour mettre en ébullition les richesses de son érudition si variée, il lui fallait le choc, l'étincelle électrique que crée la vue d'une foule, une interruption, un applaudissement chaud.

On a souvent comparé le talent oratoire de Chapleau, Laurier, Mercier. Pour nous le plus instructif et le plus persuasif fut l'ex-député de Bonaventure. La plupart de ses discours serviront pendant de longues années à ceux qui voudront étudier certaine époque, certaines questions. Laurier est d'une élégance classique, d'une correction qui devient de la belle monotonie, comme ces parcs à l'anglaise où l'on voudrait que la nature eût la carte un peu plus libre et embroussaillât quelque peu. Nous avons entendu bien des discours du chef libéral, entre autres son meilleur — sur l'influence indue — mais il n'est pas à notre souvenance qu'il ait à son avoir

une seule improvisation à la hauteur de sa belle renommée. Chapleau nous a toujours semblé réunir les qualités prédominantes des deux autres, mais c'est de vérité que ses discours qui ont produit la plus profonde impression ne supportaient pas la lecture.

Comme Mirabeau, comme Vergniaud là-bas, et comme Papineau ici, il devait être entendu, la lecture le diminuait. *Traductore, traditore . . .*

Un des grands bonheurs que le défunt a eus, bonheur qu'il a toujours bien su ne pas faire cesser, ç'a été d'avoir pour conseillers intimes, collaborateurs ou tout simplement pour les heures du débou-tonné ce que notre pays a produit de mieux depuis vingt-cinq à trente ans. Il n'est pas nécessaire d'étager une nomenclature ; nous nous bornerons à formuler l'opinion que jamais n'a existé ici plus belle, plus forte, plus intellectuelle et plus hardie association d'hommes que celle formée par Dansereau, Chapleau et L. A. Sénécal : le penseur, l'éloquent interprète à la tribune et l'homme d'action. Ajoutez le curé Labelle, de la première période, et vous avez là toute une époque personifiée, tous les talents, toutes les énergies, tous les enthousiasmes réunis.

Et ces hommes là sont toujours restés unis, un peu plus, pensons-nous, en temps de baisse, voilà tout.

Chapleau croyait à la puissance du journalisme, il favorisait ceux qui savaient bien le comprendre et l'interpréter dans cette autre tribune. Il fut aussi l'ami des gens de lettres ; lui et Chauveau ont fait beaucoup pour encourager les débuts sérieux, les œuvres de mérite, et pour combler bien des déficits dans la caisse de plusieurs.

Il a eu une haine féroce dans sa vie :

celle du castorisme, et combien il avait raison de le combattre sans cesse. Comme il les connaissait bien ces antiphysiti-ques de notre politique ! Ils le détestaient à mort en retour, mais s'ils ont pu le mor- dre, ils n'ont jamais pu l'abattre.

Nous ne tenons à citer du défunt que quelques lignes, notre espace ne s'y prêtant pas, mais les suivantes viennent très bien dans notre journal et à cet endroit de notre article. Voici :

Il n'y a pas de pire exploitation que l'exploita- tion religieuse. Personne n'a le droit de faire servir à ses fins personnelles ce grand, ce puis- sant sentiment qui nous domine tous dans ce beau pays du Canada.

Dans un pays où il y a tant d'esprit honnêtes, de catholiques sincères, de disciples du vrai et du droit, il est facile de se faire des partisans au nom de la religion. Mais malheur à qui se fera de la religion un escabeau pour monter à des régions qui lui sont étrangères !

La chose la plus grave que l'on invoque contre moi, auprès du clergé, c'est d'avoir refusé, quand j'étais premier-ministre, de présenter une mesure au sujet de ce qu'on est convenu d'appeler l'"influence induc," c'est-à-dire une mesure interdisant aux tribunaux civils de s'enquérir de l'intervention du clergé dans les élections.

C'est vrai, j'ai refusé de le faire et je n'ai pas changé d'opinion à ce sujet. J'ai donné au long et en détails à l'autorité religieuse les raisons de mon refus, et loin d'avoir été désapprouvé, j'ai reçu du Saint-Siège un témoignage que je conserverai toute ma vie comme un trésor inestimable. J'ai refusé parce que dans une population mixte comme la nôtre, une semblable législation eût été un germe de discorde que les hommes d'Etat doivent s'efforcer d'éviter. On a prétendu que les protestants de la province de Québec auraient accepté cette législation. Je sais le contraire, mais ne l'aurai-je pas su, que je n'aurais pas voulu courir le risque de soulever une controverse aussi dangereuse. J'ai toujours pensé que le prêtre doit s'abstenir d'intervenir, comme prêtre, dans les luttes purement politiques. Il a tout le droit possible d'exprimer ses sympathies personnelles et même de donner son avis. S'il veut aller au delà, qu'il prenne comme les autres citoyens, le risque de ses paroles. Je crois être, là-dessus, et quelle que soit la lutte dont

on me menace, je ne changerai pas ma manière de voir.

* * *

Il était question tantôt de Chapleau, Laurier et Mercier comme orateurs,—maintenant de quelle façon ont-ils été Cana- diens? Car on ne l'est pas tous de la même manière. Le *Soleil*, dans un récent article—publiait ces lignes qui sont les deux tiers de la réponse à notre interrogation :

M. Mercier était peut-être français trop intran- geant, il ne pouvait contrôler les élans d'un cœur si grand, si généreux. Il a manqué de pru- dence, puisque lorsque l'élément qu'il avait toujours violemment combattu se dressa contre lui, il se vit déserté par ceux mêmes qu'il avait protégés, par son intrépide courage, son franc- parler et sa grande éloquence.

Instruite de cette expérience la province de Québec est devenue un peu plus opportuniste. Elle a décidé d'accepter le fait accompli, notre état social, et d'en tirer le meilleur profit possi- ble pour le bien général, au moyen de la paix, de la conciliation, de l'émulation remplaçant la rivalité, d'un échange de concessions honora- bles.

Ce qui veut dire en termes clairs que Mercier a été trop fanatique comme Cana- dien français et que Laurier ne l'est pas assez. C'est bien notre avis, et celui des deux qui nous paraît le plus digne d'ad- miration n'est pas le partisan du lâcher- tout . . . par diplomatie. Chapleau, lui, eut la suprême habileté de tenir le juste milieu : il ne sacrifia, ne laissa rien sacrifier des droits de sa race, mais il n'eut pas ces coups de forfanterie, ces excès de chau- vinisme, ces sots et imprudents appels qui, tout en ne nous donnant rien, ameutent contre nos minorités une race puissante et trop heureuse de profiter des prétextes que nous lui offrons, pour passer la lime sur la constitution ou nous gêner de cent façons.

Au point de vue de la race, Chapleau a

donc été un vrai Déodat, surtout si l'on songe au pays où nous vivons.



Arrivons à l'œuvre. Chapleau laisse-t-il derrière lui quelque monument sur lequel doive se montrer en vedette son nom, bien connu pour nous, mais condamné à subir l'épreuve du temps, des postérités sans nombre à venir? Il n'a pas eu comme Lafontaine et Cartier des situations prêtant à une création grandiose. Il ne pouvait faire ni un parti ni une confédération, pour l'excellente raison que c'était fait. Quelle fut donc sa mission? Ce fut de fortifier, d'agrandir, de rendre plus régulier le jeu des rouages encore neufs; ce fut de faire du pratique plutôt que du brillant ou de l'initial dans la sphère politique.

Il a été plus que tout autre l'âme de la colonisation, l'homme des chemins de fer; il a créé le mouvement d'industrie laitière; il a forcé ici l'établissement du Crédit foncier franco-canadien; il a renoué les relations entre la France et le Canada; il a établi notre commissariat général à Paris; il a été l'auteur d'un remarquable travail sur la question de l'immigration chinoise; il a été l'organisateur de l'Imprimerie Nationale à Ottawa; il a été le promoteur de la politique des subsides à voter par la province aux chemins de fer; il a été l'âme dirigeante de cinq entreprises de ce genre, toujours destinées à étendre le champ des terres colonisables, etc.

A Ottawa il n'a pu donner sa mesure. Il y fut réellement boycotté. Nous n'avons pas à nous prononcer sur ce qui se passa alors, et encore moins à tracer ici quelques-unes des coulisses que nous avons connues personnellement. Peut-être qu'à défaut de l'Histoire qui néglige ces points-là,

quelques Mémoires raconteront le tout plus tard. Mais il est d'autres réflexions que nous ne saurions omettre.

M. Chapleau était-il bien justifiable de quitter Québec dans les circonstances où il le fit? Voyons:

La vente du chemin de fer du Nord, tout belle et fructueuse qu'ait pu être l'opération, avait jeté la province dans le malaise et le parti en crise. Il n'y avait pas à Québec, dans le temps, et surtout en pareille occurrence, de successeur capable de tenir tête à l'orage. On sait ce qui arriva. Le bon et naïf Mousseau fut roulé, les castors prirent le dessus, bref, quand Mercier se présenta il trouva le fruit mûr — il le cueillit facilement.

Pourquoi cette rage d'aller à Ottawa, surtout sans y être, du moins apparemment, invité?

La province était-elle devenue trop étroite pour la large activité du défunt? Mais Mercier, qui n'était pas un dormeur, s'y est trouvé fort à son aise et peu de premiers ministres de grands gouvernements ont agi avec plus d'éclat et d'effet.

Aller à Ottawa... oui, avec une mission, et cette mission, voilà bien le point noir, le quelque chose qu'il ne faut pas analyser maintenant. Toujours est-il que le séjour à Ottawa fut stérilisant; puis vint tout logiquement la révolte silencieuse et la crise.

Plusieurs pensent qu'en s'exilant à Spencer-Wood il a fait le jeu de ses ennemis. D'autres croient que, fatigué de tant d'intrigues et de petites choses, se sentant tenu dans une humiliante impuissance et ne voulant pas faire un coup de tête, dont aurait souffert le parti, Chapleau chercha le repos, l'air plus pur, plus franc.

Ce fut, disent-ils, une retraite honorable. Pour rappeler un mot célèbre : *It was peace with honor.*

Certes, le chef d'un parti dans une grande province ne pouvait commettre d'esclandre, enseigner le mépris de la discipline, cette discipline de la politique qui faisait écrire à Lamartine : "En temps d'anarchie, la nation existe encore, mais sans discipline, il n'y a pas de parti."

Et au poète Tennyson :

Theirs not to reason why
Theirs but to do and die.

Le grand désir de retourner à Ottawa est revenu à Chapleau ces mois derniers. A quel titre ? Voilà encore un point que nous n'effleurons même pas, mais nous sommes bien de de l'opinion de l'*Avenir du Nord* qui dit :

"C'était (M. Chapleau) un homme avec qui tout parti pouvait contracter alliance sans déroger. Malheureusement pour celui-là, les ouvriers de cette alliance n'avaient, chacun dans leur camp, de sympathies assez profondes pour faire accepter le projet par tous les intéressés. A cause d'eux, ce projet a paru suspect, et il l'était."

Quel est le dieu malfaisant, le génie mauvais qui a voulu que M. Chapleau parut pour la dernière fois dans la politique — au moins expectative — au moins au bras Homme-Fatal qui, pourtant, l'avait déjà trahi assez souvent !

Cette amitié monstrueuse, cette correspondance à jamais regrettable, ces aveux dévergondés de Tarte en plein caucus, tout cela aurait suffi à faire oublier toute une belle et glorieuse carrière ; il a fallu que le prestige de l'ex-chef fut bien ancré pour que l'effet n'ait pas été littéralement désastreux.

Avec le *Nord* nous souhaitons que le jour se fasse bientôt sur cet incident malheureux et capital.

Il était donc écrit que nos meilleurs hommes rencontreraient tôt ou tard, sur leur route, cet oiseau de malheur : Mercier en a souffert, Chapleau est devenu sa victime au moment de n'être plus, quant à Laurier, son tour n'est qu'une question de mois.

Vraie fatalité !

LE DESSUS DU PANIER

Un bon mot de l'honorable M. Laurier.

L'autre jour à la Chambre des Communes l'on discutait la question des \$300,000.00 que la province de Manitoba réclame du Gouvernement Fédéral.

M. Larivière prit part à la discussion et, (cela ne doit point vous surprendre) il combattit la réclamation de la Province.

M. Sifton rappela alors à M. Larivière, qu'à l'époque où il faisait partie du Gouvernement Province du Manitoba il avait été l'un des promoteurs de cette réclamation.

Vous ou moi, nous nous serions probablement trouvés fort déconcertés, mais l'Honorable Député de Provencher a plus d'estomac que vous ou moi et sans se troubler il répondit :

"Lorsque j'étais au Provincial je parlais dans l'intérêt de la Province, maintenant que je suis au Fédéral, je prends l'intérêt du Fédéral !"

C'est une belle chose que la conscience ! c'est une bien belle chose que les principes !

Qu'en dites-vous ? !

Mais ce n'est pas tout.

Le Premier Ministre prit la parole à son tour :

"Je n'avais jamais jusqu'à ce jour," dit-il, "eu loisir de constater en M. LaRivière le dédoublement dont il vient de nous faire l'aveu sincère : mais en contemplant avec attention, l'Honorable Membre pour Provencher, je suis forcé de reconnaître que l'ampleur majestueuse de sa personne ne rend nullement invraisemblable pareil dédoublement !"

De la façon la plus aimable du monde, l'*Opinion Publique* administre une pilule de belle taille aux deux grands journaux français de Montréal. C'est une "leçon de morale" dont ni la *Patrie* ni la *Presse* ne profiteront, malheureusement.

Voici la pilule :

La *Patrie* de Montréal est en train de se la couler douce, aux dépens de la *Presse*, depuis que cette dernière a jugé à propos de mettre une sourdine à ses sentiments pro-espagnols afin de

ne pas mécontenter ses milliers de lecteurs de la Nouvelle-Angleterre. Dame, vous comprenez, il s'agissait avant tout, n'est-ce pas ? de ne pas mettre le picotin en danger. Et les brocards de la *Patrie* de continuer à s'abattre, que c'est une bénédiction, sur le dos de cette pauvre *Presse*, qui, se sentant en faute, fait la souple échine et jure ses grands dieux qu'elle n'y reviendra plus.

C'est qu'aussi, à la *Patrie*, on ne plaisante pas sur le chapitre des compromissions. Oh ! là-dessus, dans les bureaux de M. Tarte, on est d'un roc !... Du moins ils le disent, car en creusant bien...

Oui, et pas très profond encore, à quelques mois à peine de ce 17 juin. Ne vous souvient-il pas, par exemple, que l'hiver dernier la *Patrie* avait été prise une fois de l'envie de taper avec une maëstria remarquable sur les Irlandais, qu'elle accusait d'une foule de méfaits, tous tendant plus ou moins à l'effacement des Canadiens-français. C'était crânement troussé, il n'y a pas à dire. et nous surtout, aux États-Unis, qui sommes édifiés sur la nature et l'étendue de l'amour que nous porte notre race hibernienne, nous en avons bondi de ravissement indicible.

Enfin donc, nous étions vengés, et l'on convenait, là-bas, que nous avions dit vrai quand nous désignions du doigt l'écueil irlandais comme l'un des plus redoutables dangers que pouvait courir la nationalité canadienne.

Et cela était écrit et imprimé tout au long dans la *Patrie*. Vous saisissez bien, cela venait de la *Patrie*, le château-fort de l'intransigeance, et où l'on est d'un roc !... Aussi, notre ravissement était-il tenace, et dormions-nous sur nos deux oreilles.

Ah ! pour une tuile, parlez-nous de celle-là, car nous en restâmes bien un bon mois étourdi. A la *Patrie*, on est de roc, c'est entendu, mais seulement on avait compté sans Billy McShane, qui lui, dès l'apparition de l'article visant ses compatriotes, entra dans une colère à faire trembler tous les rochers sur leurs bases. Or, "Billy," à Montréal, autrement dit le "People's Jimmy," c'est un personnage, et qui a le bras long, et qui tient toute une quantité de votes rouges dans son

bissac. Aussi, fallait-il voir, paraît-il, le nez du rédacteur de la *Patrie*. Bon Dieu de Dieu ! dans quel guèpier s'était il donc fourré !

Et, tout le temps, à Ottawa, M. Tarte qui ne décolérait plus, lui aussi, et qui fulminait dépêches sur dépêches, enjoignant à ses rédacteurs de taper tout cela, et de réparer le gâchis. Ah ! ça, allait-il donc falloir se rétracter, maintenant ? et la *Patrie* encore, où, chacun sait cela, tout le personnel est de roc.

On se rappelle la suite, car on s'en est assez gaussé à Montréal. Comme on le sait, trois jours s'étaient à peine écoulés, que la *Patrie* s'aplatissait à plat ventre devant "Billy," en reconnaissant qu'elle venait de perdre une bonne occasion de se taire, et en sollicitant l'un des plus humbles pardons de valet qu'il nous ait été donné de lire nous-mêmes de mémoire de journaliste.

Quand, à la *Presse*, on voudra maintenant répliquer à la *Patrie*, sur le chapitre de l'intransigeance, on fera bien d'exhumer et de ressasser cette petite histoire, dont la morale est ici, des plus limpides.

Le *Gardner's Chronicle*, de Londres, annonce que M. Fetisoff, un horticulteur amateur de Voronesh, Russie, a accompli une chose que l'on croyait impossible : la production des roses noires comme le jais.

On n'a reçu aucun détail sur les moyens employés par l'horticulteur en question pour des obtenir des roses noires.

Si M. Fetisoff a réellement "inventé" une rose noire, il a bien raison de ne pas jeter aux quatre vents de la publicité un secret qui doit lui procurer en peu de temps une fortune colossale.

Alphonse Karr et son savant ami Van Houtte ont beaucoup parlé de la rose noire, sans parvenir à la produire par la culture forcée. Nous aimerions à voir celle du jardinier russe avant d'y croire. Nous n'en avons jamais rencontré qu'une seule et encore elle était en papier.

Cueilli sur la rue St-Jacques.

— Pourquoi dites-vous que M. Bergeron est un candidat possible au poste de chef du parti conservateur.

— Parce que plusieurs journaux rouges s'obstinent à (*textuel*) l'engueuler deux ou trois par semaine.

COCARDASSE.

COUPS DE CRAYON

Le *Fohn Pratt* est sorti de ses quartiers d'hiver et a commencé d'émarger au budget. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

L'*Avenir du Nord* ne voit de chef possible pour les conservateurs que l'hon. M. Taillon.

Il paraît qu'on a trouvé un autre alambic à l'ombre des saints autels quelque part.

Les pronostics politiques : M. Laurier ferait des élections générales d'ici à six mois, s'arrangerait de façon à doter les mécontents d'une opposition savamment et richement menée et, en combinant le vote politique avec le vote sur la prohibition, se mettrait sous la main un double fonds pour un seul motif.

La femme Poirier aura un autre procès, ce qui procurera un peu de répit à l'homme de Saint-Canut.

La guerre américaine marche lentement mais sûrement. Uncle Sam n'a rien à perdre. Ce qui est fait bien dure plus longtemps et d'ailleurs comme l'a dit St-Augustin : *Patienus quia æternus*

On a remarqué que le comté de Terrebonne n'était pas représenté, dans le sens commun du terme, aux funérailles de l'hon. M. Chapleau.

Une richesse cueillie dans un journal du Sa-guenay :

" M. L. E. Otis, marchand, de Roberval, a

trouvé les poulains provenant de " Calvados " s remarquables, qu'il a pris la peine, malgré des frais considérables occasionnés par le voyage, d'envoyer M. Louis Lavoie conduire sa jument à Ste-Anne pour recontrer le célèbre " Calvados."

Ce cheval si remarquable est aujourd'hui détenu par M. Onésime Tremblay, marchand de Ste-Anne."

RIGOLO.

UN DOUX ABBE

L'Abbé Ferdinand Marisseau vivait depuis de longues années au château du Belge Burbure de Wasenbeck, située dans le district Dorehol [Roumanie]. Compatriote du châtelain, il avait d'abord été employé par ce dernier comme aumônier du château et précepteur de ses enfants, mais il sut si bien se rendre indispensable, qu'il finit par être chargé de l'administration du domaine tout entier et de la grande fabrique d'alcool qui y est annexé.

Peu aimé des paysans à cause de sa brutalité et de sa sévérité, il jouissait par contre de la confiance du châtelain et de la protection de sa femme. C'est au point que les enfants, devenus grands, s'en sentirent lésés dans leur droits naturels.

Mme Burbure mourut des suites d'une opération et le châtelain devint aveugle. A la même époque la distillerie fut incendiée. Le conseil de famille confia alors, au fils du châtelain aveugle, le jeune Henri Burbure, l'administration du domaine, et le premier acte du nouvel administrateur fut naturellement de signifier à son ancien percepteur qu'on n'avait plus besoin de ses services.

On paya à l'abbé, sans rechigner, les 63,000 francs qu'il eut l'audace de réclamer comme prix de ses services.

Lorsque l'abbé revint, le soir, et qu'on lui déclara qu'il n'avait plus rien à faire au château, il entra dans une rage indescriptible et persista à vouloir entrer au château, où une vive discussion s'engagea entre lui et son ancien élève Henri.

Le personnel du château accourut pour mettre Marisseau à la porte.

L'abbé tira alors un revolver de sa poche et en déchargea plusieurs coups sur ses adversaires.

Deux domestiques ont été tués et deux paysans blessés.

L'abbé, qui est âgé de cinquante ans, a été arrêté.

MGR PALAMAS ET LE COMITÉ

De l'église grecque de Paris

Le *triumvirat* de l'Eglise de la rue Bizet, dont la conduite inqualifiable lors de la mort de l'archimandrite Grégoire Palamas a soulevé l'indignation de toute la Colonie Grecque Orthodoxe de Paris, continue à faire parler de lui dans un sens qui n'a rien de flatteur pour ces trois Messieurs. Ecoutez plutôt :

Mme Abraham, la légantaire presque universelle de ce prélat, dans son désir d'accomplir un dernier devoir à la mémoire du défunt, a décidé de faire célébrer à l'Eglise Grecque un service pour le repos de l'âme de son bienfaiteur. Elle s'adressa, à cette effet, au Comité de l'Eglise, le priant de vouloir bien lui faire une concession proportionnée à la bourse assez maigre de cette pauvre femme. — Mme Abraham n'a pas encore pris possession du legs important fait en sa faveur par Mgr Palamas

Chose inouïe mais scrupuleusement vraie : le Comité a voulu *marchander*, oui, *marchander*. Il a fait comprendre à Mme Abraham que si elle voulait un *grand* service funèbre, c'est-à-dire accompagné de tout le cérémonial d'usage, elle aurait à payer tant — somme qui dépassait les moyens de la pauvre femme ; mais que si elle s'accommodait d'un service tout à fait simple, elle n'aurait à supporter que des frais minimes. Le Comité, poussant la générosité jusqu'au bout, a daigné remettre à Mme Abraham une lettre à Mgr Porphyrios Logothetis, le prêtre de l'Eglise, pour que celui-ci se montrât peu exigeant. Mgr Logothetis, qui n'a pas la réputation de pêcher par une générosité excessive, fit cependant un effort sur lui-même et déclara à Mme Abraham qu'il célébrerait le service *gratis*. Mme Abraham, tout en le remerciant de ses bonnes inten-

tions, le pria de faire connaître à tous les amis du défunt le jour et l'heure de la célébration du service. Elle pensait bien que ces amis, qui sont très nombreux à Paris, ne manqueraient pas d'aller rue Bizet pour rendre un dernier hommage à la mémoire du défunt et prier pour le repos de son âme. Mais l'archimandrite Porphyrios crut qu'il n'était pas nécessaire de déranger tout le monde pour si peu de chose et le service eut lieu, en quelque sorte, en *catimini*, en présence seulement de la famille de Mme Abraham. La conduite de Mgr Porphyrios, en cette circonstance, est inexplicable. Pourquoi ne pas prévenir les amis du défunt ? Pourquoi ne pas donner à ce service un caractère plus solennel, ainsi que le demandait Mme Abraham ? La réponse est bien simple : Mgr Palamas a été le bienfaiteur de Mgr Porphyrios qui doit au défunt la place lucrative qu'il occupe actuellement comme Chef Spirituel de la Colonie Grecque de Paris. Mgr Porphyrios a donc voulu montrer qu'il est un homme ingrat au plus haut ou plutôt au plus bas degré. Il n'y a pas d'autre explication de sa conduite. Nous n'en trouvons pas d'autre en ce qui nous concerne.

Mais ce côté de la question est le moins intéressant. Il ne manque qu'un seul détail pour le rendre monstrueux : c'est que Mgr Porphyrios acceptât de l'argent de Mme Abraham pour dire des prières pour le repos de l'âme de Mgr Palamas à qui il doit tout.

Le côté vraiment horrible — qu'on nous permette l'emploi de ce mot — de l'incident Palamas, c'est l'oubli coupable du Comité de l'Eglise et de l'archimandrite Porphyrios de leur devoir sacré envers la mémoire du défunt. Comment, laisser à Mme Abraham l'initiative de faire célébrer un service funèbre, alors que le Comité devait à lui-même, à l'Eglise Orthodoxe en général, au Patriarcat Œcuménique, à la Colonie Grecque de Paris, à l'Eglise de la rue Bizet elle-même pour la fondation de laquelle Mgr Palamas a beaucoup travaillé, le Comité devait encore à la famille du fondateur de l'Eglise, à la famille Stefanovich Schilizzi de faire célébrer un service solennel pour le repos de l'âme d'un prélat qui a joué un si grand rôle dans les affaires

ecclésiastiques des Communautés Orthodoxes de Jérusalem, de Constantinople, etc., etc. Toute la colonie Grecque de Paris assisterait à ce service : c'était son devoir d'y assister et c'était son droit d'exiger du Comité et de Mgr Porphyrios l'accomplissement de leur dernier devoir envers le défunt. Mais non : comme personne ne s'est occupé des funérailles et de l'inhumation d'un prédicateur dont la voix a tant de fois retenti du haut de la chaire à Paris, au Phamar, à Péra, à Jérusalem, à Salonique, etc., comme le comité et Mgr Porphyrios laissent à Mme Abraham, c'est-à-dire à une étrangère, le soin de s'occuper de la tombe du défunt dans le cimetière de Saint-Ouen, il était fort naturel que ces trois Messieurs, les *triumvirs* de la rue Bizet, missent à leur incurie, à leur maladresse, à leur mauvaise volonté, en se conduisant comme ils se sont conduits, lorsqu'il s'est agi de remplir envers un membre du Clergé Orthodoxe un devoir sacré que le plus pauvre chrétien d'un village de l'Anatolie remplit toujours avec respect et recueillement envers un parent ou un simple ami.

faire pour envoyer le couvent en possession du legs, quasi céleste.

Les bonnes sœurs remercièrent Dieu et leurs bienfaitrices et tout en avançant des fonds pour avoir les 200 mille francs commencèrent par en faire un pieux usage. Avec la peau de l'ours elles établirent trois dots de dix mille francs chacune en faveur de trois orphelines.

Celles-ci ne manquèrent pas de partis avantageux. Les amoureux affluaient. Les épouseurs rivalisaient de zèle.

Pendant trois ans, on continua à payer pour les formalités et les bonnes sœurs déboursèrent ainsi une quinzaine de mille francs. Les exigences du fisc sont fort élevées, comme on le sait.

Cela durerait encore si les amoureux ne s'étaient lassés les premiers. Ils demandèrent des explications et la supérieure leur raconta le miracle fait en faveur du couvent par la Providence divine et par l'intermédiaire de deux dames charitables.

L'amour tout aveugle qu'il est ouvrit les yeux et ceux de la police.

On apprit bientôt que Cimini, l'oncle et le trésor n'avait existé que dans l'imagination de Mmes Gozzi et de Carolis, qui, grâce à leur stratagème, encaissaient les sommes destinées au fisc.

Les autorités font une enquête ; les bonnes femmes font des conjectures ; et... le procès nous dira combien les orphelines ont perdu d'amoureux en perdant leur dot.

Une fortune tombee du Ciel

On écrit de Teramo :

Les sœurs du monastère de Saint-Jean de Teramo risquaient d'être expulsées, et pour éviter ce malheur avait décidé de convertir le monastère en asile d'enfants trouvés en faisant appel à la charité de pieux donateurs.

Deux bienfaitrices se prétendèrent, Mmes G. Gozzi et C. De Carolis, et elles firent dévotement à la supérieure le récit suivant :

Un nommé Raphaël Cimini, qui pleure encore la mort d'un oncle bien aimé, a vu cet oncle lui apparaître en songe et lui dire : "Lève-toi. Ote les briques du coin, à gauche de ta maison et ce que tu trouveras donne-le à des œuvres de bienfaisance pour racheter mes péchés."

— Cimini, ajoutait Mme de Carolis, avait obéi s'était levé et sous les briques avait trouvé 200 mille francs de titres. Cette fortune, le neveu la destinait au couvent des sœurs de Saint-Jean. Il n'y avait que quelques petites dépenses à

Vatican, Espagne, Amerique

Si le Vatican publiait un livre jaune un livre vert ou un livre blanc, et si ce livre avait quelques reflets de vérité, je crois que le récit des négociations pontificales dans les affaires de Cuba mériterait de naïvetés apostoliques. Le souvenir de Talleyrand y revivrait, plus que la mémoire de Jésus, le crucifié pour les faibles.

Mais le Vatican publieses mémoires seulement après queles siècles leur ont donné la platine et la frobeur du bronze. Et il faut noter d'une plume profane ce que la piété du monde catholique voudra connaître.

Peut-on parler de Léon XIII, volontaire de la diplomatie internationale, et pacificateur malheureux, sans atteindre cette infailibilité que nous catholiques reconnaissons pour les affaires du dogme, mais que les hérétiques de tous les pays ont étendue aux actes civils de Léon XIII, jusqu'à ses vers latins inclusivement ? Cette question serait le sujet d'un article. Pour éviter de la résoudre on peut mettre à la place du nom vénéral de Joachim Pecci, celui de Rampolla, pseudonyme diplomatique du pape glorieusement régnant.

L'histoire, grenier d'observations enrichi par les siècles, nous dit que les pontifes fidèles à leur rôle apostolique ont aimé à dresser leur bras pour séparer les armées en bataille. Rien ne saurait éteindre le soleil de charité qui éclaire la barque de Pierre : Pie IX, le Grand, écrivit une lettre à faire pleurer les canons quand la France et l'Allemagne luttèrent. Jusqu'ici les protestations des papes avaient été de solennels et stériles discours criés au ciel plus qu'à la terre. Léon XIII ne perd pas ses heures à de nobles paroles, qui souffleraient en vain sur les mers le calme au lieu de la tempête. Il agit en vieux et subtil diplomate, au courant des affaires de la bourse. Prisonnier de quatre-vingt huit ans, il impose aux chancelleries le respect non du crucifix, mais de sa personne. Prêt à retomber pour des éternités dans la main de Dieu, il soutient dans ses mains une tradition renouvelée. Et sur son front pâle, les portes du ciel reflètent leurs grandes ombres. Et l'on comprend aujourd'hui le mot de la seule femme qui ait étudié la pâle icône. Augusta, impératrice d'Allemagne, a noté dans ses lettres :

« — Léon XIII, qui nous échappe déjà par la hauteur de sa fonction, nous échappe encore par ces autres côtés en raison de ses facultés. »

Et le mot de la vieille luthérienne, morte convertie peut-être, éclaire la politique vaticane entre Madrid et New-York.

Faut-il rappeler que le pape est le parrain du roi Alphonse XIII, mais qu'il fut l'ami et le correspondant des présidents Cleveland et Harrison ? La monarchie de la régente doit peut-être la vie au Souverain Pontife. Mais le pape

regarde la République américaine comme le modèle des Républiques de l'avenir. Les idées les plus modernes de ses encycliques il les a empruntées aux Gibbons et aux Ireland. Enfin le denier de Saint-Pierre, que la France a failli laisser tarir, a trouvé des sources nouvelles aux Etats-Unis. L'argent américain est la ressource la plus sûre des caisses pontificales.

Le pape se balance donc entre son cœur et son esprit. L'histoire avouera plus tard que l'intelligence de Joachim Pecci atrophie ses autres facultés.

Le cardinal Rampolla a été dix ans nonce à Madrid et cette carrière s'est terminée par un fossé où le diplomate s'embourba, se blessa de telle sorte que la pourpre put seule voiler de son éclat l'insuccès lamentable du prélat. Ce qui est vrai pour le secrétaire d'Etat l'est aussi pour l'Eminent Mocceni, ex-auditeur de la nonciature en Espagne. Par contre, le cardinal Gibbons, archevêque américain, traita fort mal M. Rampolla aux époques lointaines où les Chevaliers du travail étaient menacés. Or, l'éminent Sicilien, comme certaines grandes dames, aime les coups : l'influence du cardinal Lavigerie ne fut jamais qu'une influence de martinet.

Pris ainsi entre des passions égales, l'homme de la Curie a suivi le couloir de l'intérêt. L'Espagne, pauvre aujourd'hui, pauvre demain, glorieuse parce qu'elle a la haute colonne du passé où appuyer ses gloires, l'Espagne donnera au Vatican son tribut d'hommages et d'argent. L'Amérique, au contraire, est une conquête toujours prête à échapper. Le catholicisme y grandit sur les limites du schisme. Au moindre éclat, cette nouvelle laitière des prairies romaines reprendrait l'indépendance de ses plaines.

Pour ces motifs et pour beaucoup d'autres la Curie romaine s'est mise au service de l'infidèle Amérique, contre la fidèle Espagne. L'intervention du Vatican a eu le but officiel d'empêcher la guerre, dans l'intérêt de l'un et l'autre peuple. Elle a eu le but secret de retarder simplement les hostilités pour donner à l'Amérique le temps de se préparer. Ce service a été chèrement payé par le chef du parti catholique aux Etats-Unis. On assure que les trois semaines

perdus par l'Espagne ont rapporté aux caisses de retraite pontificales un million de dollars. Il faut nier cette simonie. Mais les prix de tout ont augmenté depuis dix-huit cent ans.

Le pape a évidemment ignoré les négociations matérielles de l'affaire ; seul le cardinal Rampolla leur a donné ses soins. Si le pape avait voulu faire une manifestation apostolique, il aurait écrit une lettre aux deux chefs d'État et il aurait gardé l'attitude de l'oraison en attendant la réponse. S'il avait espéré un résultat diplomatique, il aurait mené les négociations avec le silence prudent qui est une arme pour le succès. Au lieu de cela, les agences et la presse ont été discrètement renseignées.

On a vu la secrétairerie d'État adopter des mœurs de cristal, non pour la pureté mais pour la transparence, et la chancellerie est devenue un aquarium où le public a regardé les poissons rouges tourner autour d'une mie de pain blanche. Un beau soir le télégraphe de New-York a transmis une dépêche prêtée au nonce de Madrid. Le texte de ce télégramme était exactement :

Il est inexact que M. Mackinley ait repoussé l'intervention du pape en faveur de la paix ; une telle impolitesse serait d'autant plus impolitique, qu'elle témoignerait d'une barbare intolérance ; attendu que les Protestants, si ennemis qu'ils soient du pape, ne peuvent pas repousser la voix d'un vénérable vieillard qui parle en faveur du maintien de la paix, et que, d'autre part, les catholiques de l'Amérique du Nord ne pardonneraient pas un tel dédain du vicaire de Rome, du chef de l'Église.

Qui croira qu'un nonce puisse parler d'une *impolitesse impolitique* ?

Jamais un diplomate, né ou dressé, n'écrira que les protestants sont *ennemis du pape*, quand l'admiration de la Prusse luthérienne et de l'Angleterre anglicane font quatrième couronne à la tiare du pontife.

Jamais un prélat romain n'appellera Léon XIII *vénérable vieillard*.

Ce sont là certes des nuances, de ces nuances dont se teignent les brumes comme les aurores dans les jardins de l'Église. Mais la dépêche se termine par une erreur que ne commettrait pas

le portier d'une nonciature : " Les catholiques ne pardonneraient pas un tel dédain du *vicaire de Rome*." Or, le pape n'est pas vicaire de Rome, mais vicaire de Jésus-Christ, évêque de Rome.

Eh bien, cette dépêche fautive a été déclarée authentique par le cardinal Rampolla ! L'Amérique l'avait rédigée, l'avait télégraphiée et l'avait imposée.

C'est ainsi que tout reste mystère dans l'intervention du pontife ont la faiblesse va du ciel à la terre, tel un arc-en-ciel qui serait tout blanc.

JEAN DE BONNEFON.

BILLET DU SOIR

Hier, j'ai retrouvé sur ma table un livre contre lequel m'avait mis un peu en garde son titre aussi sévère qu'insuffisamment euphonique : *Pourquoi croyons-nous ?* D'où la conséquence, que mon premier mouvement, celui dont il faut toujours se défier d'après Talleyrand, avait été de le reléguer dans le coin des ouvrages à ne pas lire.

Un second mouvement irréfléchi, le bon cette fois, m'a mis dans les mains ce volume délaissé. Je l'ai lu tout d'une traite et je sors de cette lecture comme d'une sorte de bain d'honnêteté, heureux, fortifié et jaloux surtout de faire partager ma joie de lecteur tant aux heureux qui croient qu'aux déshérités que le doute obsède.

L'amour, le Père de Dénéjac, a donné à son ouvrage le sous-titre : *Conférences sur le dogme catholique*. Nombre de questions sont en effet soulevées par lui, qui ont été de tout temps la noble préoccupation des écrivains chrétiens. Sa dialectique serrée et victorieuse venge l'Église de toutes les attaques inconsidérées dont elle a été l'objet de tout temps. Lisez les chapitres sur la nécessité de la religion, sur la dignité du chrétien, sur les sacrements, sur la prière et vous tous qui en cette fin d'année faites un long retour sur vous-mêmes, vous trouverez dans ces belles pages un reconfortant complément à votre examen de conscience.

Mais j'avoue priser tout particulièrement les pages consacrées au prêtre. Rarement le néant

f

n/

x/

des niaiseries débitées par les éternels Homais sur le serviteur de Dieu n'a été plus clairement montré. Quoi de plus vrai que ce cri :

« Ces gens qui répètent comme une leçon d'écolier toutes les sottises que l'on corne journellement à leurs oreilles, quand est-ce qu'ils ont fréquenté le prêtre ? Ont-ils jamais mis le pied dans un presbytère ? Les avez-vous jamais rencontrés cheminant en compagnie d'une sultane ?... Malheureux ! Ils ne connaissent le prêtre que par l'insulte qu'ils jettent à sa robe quand ils le croisent en passant ! »

Et l'auteur conclut : « Quand vous aurez une peine, allez frapper à la porte du prêtre. Vous sortirez de chez lui en disant : « Le cléricalisme, voilà l'ami véritable. »

C'est aussi ce que je me dis de l'auteur de ce livre en fermant son livre.

FEUILLETON

DE TOUTE SON ÂME

PAR

RENÉ BAZIN

Il était venu en grande partie pour ne pas risquer de tarir, par un refus, cette unique ressource qui lui restait, et aussi pour une autre raison, une espèce de terreur obscure, folle, instinctive comme les peurs superstitieuses de ses de ses ancêtres, et qui lui fit répondre :

— Sans doute. Mais tout de même c'est un grand malheur, parce qu'on ne sait jamais si on reviendra

— Cette question ! dit en riant le vieux soldat. Mais dans deux ans, mon garçon, et pas même ! Voilà-t-il de quoi te faire du tourment ?

Antoine se taisait.

— Mais regarde-moi donc, reprit l'oncle : il a passé quatorze ans au service, ce bonhomme-là !

Et il élargissait les épaules, et il tordait, de sa bonne main, sa grosse moustache indocile.

Le jeune homme regarda, en effet, mais d'un air de mépris. Il haussa les épaules

— Vous étiez un naïf, père Madiot !

— A savoir ? dit le vieux, dont le visage devint rude.

— Ils vous ont fait trotter d'un bout de la France à l'autre pendant sept ans, et puis dehors,

jusqu'en Crimée, où ils ont voulu. Et vous n'en avez pas eu assez, vous avez rengagé pour sept autres années...

— Parfaitement, et je ne le regrette pas, et même que c'était beau, je t'en réponds, nos camarades, Inkerman, le siège, les Anglais avec nous, Palestro : Magenta...

Le petit riposta insolemment.

— Je connais : qu'avez-vous gagné à tout cela ?

— Gagné, gagné...

— Un sou par jour, n'est-ce pas ?

— J'étais nourri, d'abord ; j'avais le tabac ; j'avais...

Le vieux s'aperçut, au rire blessant d'Antoine, qu'il se fourvoyait. Il s'emporta.

— Je ne raisonne pas comme toi, blanc-bec ! J'ai servi avec les camarades, pas pour l'argent, pour l'honneur, pour le plaisir...

— Soyez donc reconnaissant, si ça vous plaît, oncle Madiot ! On vous a pris le meilleur de votre vie, on vous a empêché d'être votre maître, empêché d'avoir un métier, une famille, même une tirelire avec quelque chose dedans. Remerciez les. Ça vous regarde. Mais, nous d'aujourd'hui, nous sommes d'une autre espèce.

— Ah ! je le vois bien, des lâches !

— Criez si vous voulez, vous n'y changerez rien. Ceux d'aujourd'hui ne seront pas menés comme vous. Je vous en préviens : bientôt ça ne prendra plus.

— Quoi donc ?

— L'armée !

Eloi Madiot se dressa tout debout. D'un geste de l'ancien métier, subitement retrouvé, il tendit le corps du côté de la porte ; comme s'il entendait venir l'adjudant de semaine, vengeur de pareils blasphèmes. Puis, ses yeux, des yeux terribles de soldat qui va au feu, se plantèrent droit sur le neveu qui reniait l'armée. Il ne parlait pas, mais ses yeux parlaient pour lui. À travers la table, entre lui et le misérable gamin, ses quatorze années de caserne et de guerre se précipitaient en torrent d'images confuses : des figures de camarades, en rangs, l'arme à l'épaule ; des officiers qu'il avait aimés ; des musiques sonnantes sous des voûtes de cathédrale ; des drapeaux flottants ; des charges à la baïonnette ; des saouleries après la victoire ; des viltes de garnison, des coins de chambrés ; l'heure de la soupe ; toute la gloire, et toute l'insouciance du métier. Cela passait et repassait, troublant l'esprit. C'était l'ancienne armée qui s'incarnait en ce moment dans le vieux soldat ; le peuple d'autrefois qui s'indignait ; tout un passé d'humble bra-

vous qui se révoltait sous l'injure. L'oncle Madiot leva le seul poing qu'il eût encore solide, et, frappant la table :

— Tais-toi, cria-t-il, tais-toi, Antoine, ou je cogne ! Antoine, renversé sur sa chaise, très pâle, et toujours maître de lui, haussa de deux centimètres son menton pointu, et dit :

— Après ?

L'oncle eut l'air de vouloir fondre sur lui. Mais Henriette était accourue du fond de la chambre.

— Mon oncle, dit-elle, en lui prenant la main, vous voyez bien qu'Antoine plaisante ! Laissez-le, je vous en prie !

Elle les regardait attentivement, tremblante entre ces deux hommes qui se défiaient. Antoine ne changeait pas d'expression, et ne baissait pas les yeux. Mais le vieux, qui sentait trembler la main d'Henriette dans la sienne, essaya de se maîtriser, et d'obéir à la petite. Il dit, la voix encore tout encolérée :

— Tu as raison. Henriette. Ça lui passera. Quand il sera en uniforme, il faudra bien qu'il obéisse. N'est-ce pas, Antoine ?

Antoine ricana.

— Vous ne connaissez pas votre neveu, oncle Madiot. S'ils sont gentils avec moi, vos officiers, ça pourra peut-être aller ; mais s'ils ne le sont pas...

Il secoua les doigts, et les fit claquer les uns contre les autres :

— Ah ! misère ! ils en verront !

Et, en disant cela, il avait une expression si étrange, qu'Eloi Madiot en fut secrètement effrayé. L'ancien l'avait vu à d'autres, ce mauvais regard de Breton insolent et buté, à des troupiers qui avaient fini aux bataillons d'Afrique. Il se retint de répondre.

— Ecoute, Antoine, dit alors Henriette, je ne comptais pas te le dire, mais, puisque tu te défies de tes officiers, je puis t'assurer qu'il y en aura au moins un qui te protégera plutôt.

— Qui donc ?

— Je suis sûr de l'obtenir. Je lui ferai parler de toi par sa mère. Il n'est qu'officier de réserve, mais il doit passer le mois de janvier dans ton régiment. Tu devines ?

— Non.

— C'est M. Victor Lemarié !

Cette fois, ce fut Antoine qui se leva.

— Tu veux faire ça, Henriette ?

— Mais oui... pour t'obliger... Qu'as-tu donc ?

Elle se reculait devant ce visage blême, où la colère éclatait.

— Ah ! tu veux faire ça ! Eh bien ! dis-lui, à celui-là, de ne pas s'occuper de moi, de ne pas trop m'approcher, de ne pas s'occuper de moi, de ne pas trop me commander... Il y aurait des malheurs ! Tu entends ?... Dis-lui ! dis-lui ! Ah ! faut-il tout de même !...

Et rapide, enfonçant son chapeau sur sa tête, l'ouvrier traversa la chambre, ouvrit la porte, et disparut dans l'escalier.

Le visux Madiot et Henriette, l'un près de l'autre, le long du mur, ne se parlèrent pas pendant un temps. Henriette était stupéfaite et attristée. Mais l'oncle souffrait d'un bien autre mal : il venait de deviner tout à coup, à cette explosion de fureur, qu'Antoine connaissait quelque chose du passé.

Il pensait, avec effroi, qu'un tel secret était partagé, et par qui ? Il voyait son Henriette en danger, exposée à la vengeance d'un misérable comme Antoine, qui pouvait la torturer et la briser ; qui pouvait aussi la dominer par la menace perpétuelle de révéler la honte ancienne et de provoquer un scandale. Devant l'angoisse d'un tel péril, tout le reste s'effaçait. Il oubliait les injures personnelles, les mauvais propos contre l'armée, pour ne retenir qu'une pensée et qu'un tourment : Henriette exposée, Henriette qu'il ne pouvait avertir et qu'il fallait sauver. Sa pauvre raison s'enflérait. Il se disait : "Dois-je courir après lui ? Est-ce demain ? Est-ce plus tard ? Car je dois l'interroger, me rendre compte de ce qu'il sait, lui défendre de parler... Lui défendre, hélas ! à lui, à Antoine Madiot !"

Et il creusait ainsi sa peine, immobile, la main cachant le front.

Henriette le tira du rêve, en disant :

— Pouvez-vous m'expliquer, vous ? Pourquoi s'est-il emporté ? A qui en veut-il ? Est-ce à moi, ou à M. Lemarié ?

L'oncle parut sortir d'une mauvaise nuit ; il fit effort pour cacher son trouble, pour donner un peu de vraisemblance à ce qu'il allait dire.

— Ne t'épouvante pas comme ça, ma petite, répondit-il, et remets tout en place. J'aurais dû penser qu'on ne peut raisonner de rien avec Antoine. Tu vois, il est encore monté contre ces Lemarié, à cause de l'affaire de ma pension.

Henriette le suivit des yeux, pendant qu'il se détournait et allait s'accouder à la fenêtre.

— A présent que tout est accordé, dit-elle, ce serait de la folie... Non, il y a autre chose que nous ne savons pas, mon oncle, une chose plus grave.

Le vieux n'osait plus bouger, de peur d'être obligé de mentir encore.

Henriette cependant ne lui parlait plus. Elle avait pris un tablier, et, dans le coin de la pièce, à l'autre bout, elle s'était mise à laver et à essuyer la vaisselle du dîner. Aucun soin du ménage ne lui coûtait autant. Mais, ce soir, elle n'y songeait pas. Son esprit s'échappait et se perdait en questions insolubles.

Lorsqu'elle eut achevé de ranger la vaisselle dans le buffet de noyer, elle passa dans sa chambre pour donner un coup de brosse à ses cheveux, pour laver et parfumer ses mains, pour reprendre son air de demoiselle de la mode. Puis, elle enleva les trois tasses à thé, la belle théière à filets bleus, les chaises et le fauteuil déjà rangés autour du guéridon, et qui ne serviraient pas.

Dans l'autre chambre, près de la fenêtre, l'oncle Madiot, rencogné, rendu sauvage par le secret de sa peine, ne cessait de répéter : "S'il allait la trahir !" Henriette se demandait, ne se doutant pas de ce danger : "Qu'y a-t-il donc entre nous ? Pourquoi Antoine était-il si furieux ? Et pourquoi mon oncle, ce soir, a-t-il l'air de m'oublier ?"

XXI

Quand elle rentra à l'atelier, le lendemain, Henriette chercha tout de suite Marie, qu'elle n'avait pas revue depuis le départ. Toutes les jeunes filles, excepté Marie, entouraient la première, curieuses d'avoir des nouvelles.

— Bonjour, mademoiselle Henriette ! Oh ! vous avez l'air fatigué ? Avez-vous fait bon voyage ? Racontez-nous votre visite chez Reboux et Esther Meyer ? Les modèles sont-ils jolis, cette année ?

Henriette, après avoir répondu en riant à toute cette jeunesse, s'approcha de Marie qui était assise à l'extrémité de la table, près du jour, et semblait mettre tout son esprit dans chaque point qu'elle faisait.

— Eh bien ! Marie, on ne dit pas bonjour ?

Marie leva vers elle des yeux sans joie, vite rabaissés.

— Bonjour, dit-elle, tu vas bien ?

— Allons, dit Henriette, gentiment, je vois que j'ai eu raison de revenir : mon amie Marie ne peut plus vivre sans moi ; la voilà dans le noir.

Marie ne répondit pas.

— Veux-tu venir avec moi dimanche ? Nous irons chez Reine.

Sans cesser de coudre, Marie répondit :

— Non, je ne peux pas.

— Tu es engagée ?

ui.

me diras ça ? dit Henriette en s'élevant pour reprendre sa place et distribuer le

l'humeur sombre de son amie l'avait mise en éveil. Bien des fois, dans la journée, elle regarda du côté de la fenêtre, sans parvenir à rencontrer les yeux de Marie, si ce n'est une ou deux fois, et ils lui parurent alors aussi sombres, aussi puissamment fixés sur le drame intérieur que le premier jour, quand l'inconnue avait monté l'escalier, demandant : "Il n'y a pas de place, n'est-ce pas ?"

Le soir, elle ne put lui parler, retenue par madame Clémence au moment même de la sortie des employées. "Demain, pensa-t-elle, je trouverai bien une minute, pour la reconduire chez elle, et voir ce qui se passe dans son âme."

Mais, le lendemain, Marie ne vint pas. Personne n'était chargé de l'excuser. Henriette demanda à Reine, qui était plus liée que les autres avec Marie :

— Est-ce qu'elle est malade ? Se plaignait-elle, ces jours derniers ?

Reine répondit non, mais son pâle visage avait rougi, et Henriette s'inquiéta. Elle devint anxieuse le jour suivant, lorsque, entrant à l'atelier, vers huit heures et demie, elle constata que Marie, habituellement la première arrivée, n'avait pas encore paru. La salle était déserte, il faisait un temps affreux. Henriette ouvrit son tiroir, prit lentement les objets qui dormaient là, et attendit. "Peut-être sera-t-elle retardée par la bourasque ? Elle demeure loin." L'apprentie entra. Puis ce furent Mathilde, Lucie, Jeanne, Reine, Irma, toutes les autres, moins Marie. Neuf heures sonnèrent. Le bruit de la porte qui glisse sur ses bourrelets, des pieds traînant sur le plancher, des voix qui disent : "Ouf, quel affreux temps !" des pointes ferrées heurtant la cuvette d'un porte parapluie, des tabourets approchés de la table, tout le bruit des installations matinales cessa. Les chuchotements commencent, et les craquements du fil serrant les tulles apprêtés. La place de Marie restait vide.

Les employées de madame Clémence remarquaient, comme Henriette, l'absence de Marie Schwarz. Quelques-unes savaient la raison : elle ignorent si peu de choses ! Mais elles se bornèrent à dire : "Voilà deux fois, cette semaine. Elle est peut-être exaucée." Il y eut des regards aigus, entre plusieurs. On connaissait trop bien l'amitié de la première pour cette fille pour parler tout haut. La pluie fouettait les vitres, maintenant, et le vent grondait dans la cheminée.

ché par une plaque de tôle, comme si des chats fus-
sent descendus et remontés, à toute minute, pelot-
tonnés et criant.

Henriette ne dina pas. Elle était malade
d'inquiétude. Elle aspirait à voir finir cette
journée, afin de courir là-bas. Elle irait ; elle
frapperait à cette porte de la rue Saint-Similien ;
elle demandait : " Marie ? Marie ? "

Mais, comme la saison d'automne amenait des
commandes, l'atelier travailla jusqu'à plus de
sept heures et demie, Henriette se sépara de ses
amis au bas de l'escalier de madame Clémence,
et, dans la boursaque qui s'abattait sur la ville,
au lieu de prendre le chemin des quais, elle
remonta.

La pluie cinglait le bas de ses jupes, et le vent
relevait en écume fouettante l'eau des ruisseaux
débordés. Personne dans les rues, que des
cochers sur leur siège, le dos courbé, le chapeau
ruisselant comme une gouttière, et qui regardaient
cette fille mouillée qui trottait. Henriette
marchait à perdre haleine. La nuit plus épaisse
du quartier pauvre l'enveloppa. Bientôt, après
la place Bretagne, la place du Marché s'ouvrit,
bordée de maisons anciennes, changée en mare,
ses becs de gaz à moitié éteints par la tempête.
Antoine demeurait là, sur la droite, en haut.
" Est-il possible que ce soit lui qui l'ait perdue !
pensait Henriette, lui, mon frère ! " Car elle soup-
çonnait toute la vérité ; à force de songer, elle
s'était souvenue qu'au dîner, l'autre soir, elle
avait prononcé le nom de Marie, et qu'Antoine
avait paru gêné, et ce dernier signe, ajouté à
d'autres d'un passé plus lointain, lui avait donné
comme une certitude. " C'est par moi qu'elle
l'a connu ! " songeait-elle. Vers le milieu de la
place, elle s'arrêta, et leva la tête du côté des
toits. Elle vit une petite lumière.

Une espérance lui vint, de cette flamme me-
me qui étoilait les vitres. Il était là. Il n'était
pas sorti. Henriette reprit sa course sous les
torrents de pluie que les gouttières versaient au
milieu de la chaussée. Elle revint sur ses pas,
s'engagea dans la rue Saint-Similien, et, tout à
coup se jeta dans les ténèbres d'un porche où le
vent beuglait comme une sirène de navire. Elle
le traversa, luttant contre les rafales. C'était là,
au fond d'un couloir, sur la gauche. Aucune
lumière, si ce n'est à des étages, bien au dessus.
Henriette monta les cinq marches du corridor
banal. Elle le suivait, prise de peur d'être seule,
et surtout d'être si près du secret qu'elle venait
chercher, tâtant avec les mains les plâtres souil-
lés. Elle entendait le bruit de ses oncles qui fai-

saient des cercles sur la muraille. Elle ne trou-
vait pas la porte.

Enfin, avec une impression d'anéantissement,
elle sentit l'angle aigu d'une moulure de bois.

Elle recueillit ses forces pour appeler :

— Marie ?

Sa voix était couverte par le vent.

— Marie !

De l'autre côté de la muraille, il y eut un
bruit léger de pas. Une lame de lumière tomba ;
la porte s'ouvrit : Henriette aperçut Marie, et
s'avança, dans ses vêtements trempés qui lui
collaient au corps. L'autre se reculait à mesure
pour n'être pas touchée. Elle avait mis sa main
en avant.

— Tu n'aurais pas dû venir, dit-elle d'une
voix d'angoisse. Non, non, ne viens pas ! N'ap-
proche pas !

Henriette s'arrêta, stupéfaite. Son amie était
appuyée à la table où brûlait la lampe à pétrole
qu'elles avaient achetée ensemble, un jour de
joie. Elle était habillée de neuf, prête pour sor-
tir, presque élégante, avec un chapeau à grands
bords d'où s'échappait une touffe de plumes d'un
rouge violent, un collet de déballage, brodé de
clinguant et noir comme son chapeau, des bot-
tines à talons hauts qui la grandissaient, des
gants, un parapluie de soie posé sur le bras.
Et elle se tenait droite, pâle, résolue à tout
dire.

— Je suis accourue, Marie, dès la fin du tra-
vail... je ne croyais pas...

— Que ce fût vrai, n'est-ce pas ? Eh bien !
si, c'est vrai !...

Henriette trouva la force de maîtriser la dou-
leur aiguë qui l'atteignait au cœur. Elle s'avan-
ça un peu, le long de la table, de l'autre côté de
la lampe, et dit doucement, comme une grande
sœur :

— Marie, dis-moi que ce n'est qu'une folie
qui t'a prise ? Nous sommes amies. Quitte ton
manteau ; laisse-moi m'asseoir ; causons toutes
deux ?

Mais Marie s'éloigna d'autant. Ses yeux, som-
bres jusqu'au fond, ses yeux d'où la passion
heurtée avait chassé toute tendresse, brillaient
des pierres dures et suspectes.

A suivre

NAPOLEEN IER

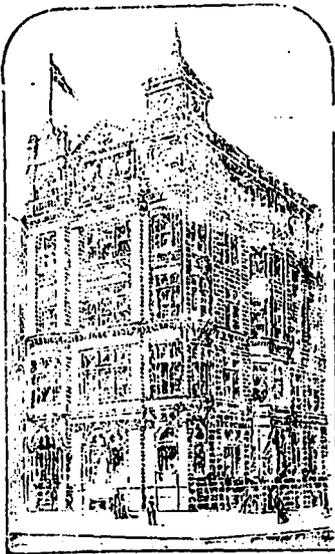
Remplit le monde de sa gloire et le BAUME
RHUMAL remplit le monde de ses bienfaits.
Partout 25c.

LE SUN

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, Président.
 Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.
 T. B. MACAULAY, Secrétaire.
 I. R. B. THAYER, Surint des Agences.
 G. E. JOHNSTON, Assistant-Surintendant des Agences



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1891. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis il n'y a pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VÓUS EXPLIQUER CE SYSTEME

| | | |
|--|--------------|----|
| apitaux assurés au 31 décembre 1891..... | \$38,196,800 | 08 |
| clif au 31 décembre 1899..... | 6,388,142 | 6 |
| evnu pour 1896..... | 1,886,258 | 0 |

O. LEGER

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie." — HENRY WERTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de 1893

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsmen.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
 Branch Office, 211 F St., Washington, D. C.